

ÇA ARRIVERA DE TOUTE FAÇON

A la recherche d'un refuge dans la vallée de Kalim



Une fiction créée par les étudiant·es du Master 2

International Development Studies

Institut d'Urbanisme et de Géographie Alpine
Université Grenoble Alpes

2020-2021

Les étudiant·es du Master IDS et auteur·es de la fiction

Anaclara Acuña Puñales

Karyn Anderson Cook

Öykü Arts

Tessa Belle

Quentin Charriera

Jorge Enrique Ferreyra

Brianna Getti-Kempisty

Anaëlle Glandut-Mingeau

Cécile Gillot

Argyro Kokolaki

Ayla Korajac

Trevor Mantshoane

Anh Dao Nguyen

Natalie Palmquist

Thibault Potet

Marina Yang

Avant-propos

It will happen anyways / Ça arrivera de toute façon est un récit de fiction écrit par les étudiant·es du master International Development Studies en février-mars 2021. Le récit a été initialement écrit en anglais puis traduit en français. Il résulte d'un travail d'atelier encadré par Cristina Del Biaggio et Karine Gatelier, en janvier 2021, sur le Plateau de la Matheysine et dans le Valbonnais.

Avec cet atelier, nous avons souhaité faire découvrir aux étudiant·es, en partie étrangè·es, les réalités de l'accueil citoyen dans le contexte politique actuel. Alors que l'hébergement de demandeurs d'asile est une obligation, et donc un devoir, pour les États ayant ratifié la Convention de Genève (1951) sur les réfugiés, on assiste, depuis les années 1980, à des politiques étatiques toujours plus restrictives et hostiles vis-à-vis des demandeurs d'asile. Ces politiques, bâties sur l'idée de la dissuasion, produisent une précarisation des trajectoires migratoires. Ceci étant vrai en ce qui concerne le franchissement des frontières mais aussi pour l'accueil (ou le non-accueil) dans des structures d'hébergement dédiées.

Face à cette réalité, des villes et collectivités territoriales créent des réseaux de villes-refuge ; et de leur côté, des habitant·es et citoyen·nes s'organisent en collectifs solidaires qui peuvent prendre différentes formes, selon le territoire dans lequel ils s'inscrivent.

Encore peu étudiés en France, ces collectifs d'accueil en montagne méritent d'être mieux analysés, car ils apportent des réponses concrètes au-non accueil institutionnel et inventent un nouveau type d'hospitalité.

Par une immersion sur le terrain et la découverte de ses acteurs et actrices les plus impliquées, les étudiant·es ont pu mieux comprendre l'émergence, les valeurs de la mobilisation d'un des collectifs qui œuvre dans la région, le Collectif d'Accueil des Réfugiés en Matheysine – CARM.

Entre le 11 et le 15 janvier 2021, les étudiant·es ont conduit 14 entretiens, dont 3 auprès d'équipes municipales, ainsi qu'une série d'entretiens sur le marché d'un village du plateau.

L'atelier a reçu un financement du Labex ITTEM sous le titre « La montagne en solidarité. Contre-récit ethnographique de l'accueil des personnes en migration dans les Alpes », et de l'Institut d'urbanisme et de Géographie Alpine (Université Grenoble Alpes).

Nous tenons à remercier toutes les personnes qui nous ont accueilli·es lors de notre séjour hivernal en Matheysine : leur chaleur nous a accompagné·es jusque dans ces pages.

Merci à Jeannine Ginzburg pour les dessins et tableaux qui illustrent cette histoire.

Merci à Isabelle Saint-Saëns pour la traduction vers le français.

Nous voulons également saluer et remercier les étudiant·es pour leur engagement et leur motivation dans l'atelier : ils et elles en trouvent tout l'écho dans l'inspiration de cette fiction.

Cristina Del Biaggio, maîtresse de conférences, IUGA

Karine Gatelier, Modus Operandi et chercheuse associée au
laboratoire Pacte

Introduction

Bonjour à tous et toutes ! Je suis ici pour vous raconter une histoire. Je ne suis pas une grande conteuse, mais j'ai pensé que je devais essayer. D'accord... C'est en fait la première fois que je raconte une histoire, alors j'espère que vous serez indulgent·es avec moi. Ce n'est pas que je n'aie jamais pensé à raconter des histoires avant, mais jamais au point de me dire, ok, la voilà l'histoire. Si je vous racontais tout ce dont j'ai été témoin au cours de ma vie sans fin, eh bien, vous n'auriez pas assez de toute votre vie pour en connaître la fin. Vous les humains avez des vies si courtes. Vous n'êtes pas comme nous. Je ne sais même pas si je suis capable de mourir ; j'existe déjà depuis 135 millions d'années, alors nous verrons bien combien de temps je tiendrai. Je sais que vous, les humains, pensez que l'immortalité pourrait devenir ennuyeuse au bout d'un moment. Dans mon cas, je ne peux pas imaginer que quelqu'un espère mourir juste pour ne pas s'ennuyer. La vie est incroyable ! Mais je suis d'accord : 135 millions d'années, c'est peut-être trop long pour vivre. Oui, vous avez bien entendu. J'ai dit 135 millions d'années. C'est mon âge. Je suis franchement surprise de me souvenir de mon âge ; mais ne vous inquiétez pas, je me sens toujours jeune à l'intérieur et à l'extérieur !

Jusqu'à présent, je vous ai dit mes intentions et mon âge, mais je suppose que je dois vous donner mon nom. Je sais que vous êtes curieux et curieuses de le connaître. Une personne sans nom est étrangère pour vous. Normalement, je n'ai pas de nom, mais j'ai vécu assez longtemps pour savoir que les humains comptent sur les noms pour identifier les choses et les gens, alors je peux en partager un avec vous. J'ai décidé de m'appeler Coco. Tout d'abord, je dois préciser que je parle de moi comme d'un seul être, mais comprenez que nous sommes plutôt un collectif. J'ai choisi le

nom de Coco parce que nous sommes faites de $\text{CaMg}(\text{CO}_3)_2$. Cette incompréhensible collection de lettres et de chiffres provient d'une science géologique complexe que je n'ai jamais pris la peine de comprendre. Apparemment, cette matière qui nous constitue, les couches qui constituent notre substance, est le produit de coquillages qui traînent depuis plus de 200 millions d'années - ils doivent être très paresseux.

Je ne veux pas vous donner une fausse impression, mais la science n'est pas mon point fort. J'ai appris tout cela des humains. J'ai appris quelques trucs au fil du temps. Là encore, je parle d'un temps très long ; mais, pour le temps qu'il a fallu aux humains pour évoluer, l'évolution de vos esprits et de vos connaissances a été incroyablement rapide. Je suis assez impressionnée. Remarquez, vous ne progressez pas toujours vers le mieux ; néanmoins, vous apprenez vite, et cela m'impressionne. Maintenant, laissez-moi vous dire ce que nous sommes.

Nous sommes - ou plutôt - je suis une chaîne de montagnes appelée Camygacoco qui surplombe la vallée de Kalim. Les humains m'ont dit belle, grande, majestueuse, imposante, sauvage, omnipotente... Bon, assez parlé de moi. Je ne veux pas vous donner l'impression que je suis une espèce de narcissique. Je ne suis qu'une chaîne de montagnes. Ce n'est pas comme si j'étais le Mont Blanc, alors pas de raison d'être narcissique. Je ne suis qu'un humble massif montagneux qui a pu observer les nombreuses vies humaines et animales qui traversent ma vallée. J'ai été témoin de tant d'histoires et maintenant, pour la première fois, je choisis d'en partager quelques-unes avec vous. Je commencerai par ma naissance, pour situer le contexte, mais ensuite je veux m'éloigner de moi-même pour me concentrer sur les profondeurs des vies que j'ai aimé observer. Pouvons-nous commencer ?



Avant ma naissance, cet endroit était juste chaud et humide, couvert de forêts et de zones humides. Les plantes ont commencé à perdre leurs feuilles et, avec le temps, ces feuilles ont formé des marécages et des tourbières. Après des millions d'années, les sédiments et les reliquats de coquillages se sont accumulés, et le poids de ces nouvelles couches, qui allaient finir par me donner naissance, a comprimé les vieilles plantes jusqu'à les transformer en une roche, une substance que vous avez finalement nommée « charbon ». Le charbon n'a aucune importance pour moi mais, avec le temps, il est devenu très important pour vous car vous l'utilisez pour produire de l'énergie... mais je m'avance dans l'histoire.

À ce moment-là, alors que je n'étais encore qu'une enfant, le charbon s'est levé tout au fond de moi. Puis le soleil est arrivé... le vent... et la pluie a suivi. Peu de temps après, s'est jointe la neige ;

chacune de ces forces m'a façonnée et a fait de moi ce que je suis aujourd'hui. En fait, il m'est difficile d'identifier le moment de ma naissance, mais grâce à ces processus, je suis née. Après un long moment, des plantes, des champignons et des animaux ont commencé à apparaître. Ils ont poussé le long de mes collines et couru dans mes vallées, me rendant plus belle et m'aidant à me sentir moins seule. Puis, avec les humains, les choses ont commencé à bouger beaucoup plus rapidement.

Il y a environ 600 000 ans, les Néanderthaliens sont arrivés et, il y a environ 40 000 ans, l'*homo sapiens*, alias les êtres humains, ont pris leur place. Je dois admettre que cela m'a paru un peu inhabituel au début, mais je m'y suis habituée et j'ai pris plaisir à observer leurs processus d'apprentissage. Les choses n'ont pas toujours été faciles pour eux. Elles semblaient avoir plus de mal que les animaux, surtout en hiver. Le froid n'a représenté que du confort pour moi, me parant d'une belle neige, mais qu'en est-il pour eux ? Je les ai accueillis alors qu'elles se blottissaient dans mes grottes pour se réchauffer, et je me suis émerveillée quand elles ont appris à allumer des feux qu'elles faisaient brûler à leur guise. Jusqu'alors, je n'avais jamais connu la sensation agréable du feu dans mes grottes, me chatouillant de l'intérieur. C'était le bon temps où vous me faisiez rire. Puis, il y a environ 5 000 ans, vos ancêtres ont commencé à apprivoiser également les plantes, ils ont commencé à placer intentionnellement des petites graines dans mon utérus. Cela a changé la donne pour leur survie. C'est ce que vous avez appelé... hmm, attendez une seconde... Je connais ce terme... Ah oui ! Vous l'avez appelée « agriculture ». L'idée de l'agriculture s'est développée très vite. Vos ancêtres étaient très doués pour cela ; ils m'ont impressionnée en trouvant sans cesse des moyens de la rendre plus facile et plus rapide, augmentant constamment la production de nourriture.

Puis, alors que l'agriculture continuait à évoluer, les humains ont commencé à se soucier de savoir quelles plantes et ressources appartenaient à qui. Elles ont donc commencé à établir des frontières autour de leurs territoires. Je pense qu'à un moment donné, je suis devenue une zone tampon d'espace non réclamé entre deux groupes de personnes hostiles l'un à l'autre. Il y avait aussi des zones d'échange où les groupes pouvaient acheter et vendre des biens, sans se rencontrer, en les déposant pour éviter les conflits face-à-face. J'avais déjà vu des animaux marquer leur territoire, mais jamais rien de tel. Je dois admettre que je pensais la Terre assez grande pour que le nombre relativement faible d'humains puisse coexister sans conflit. Mais qui suis-je pour le savoir ? De plus, mon opinion n'avait pas vraiment d'importance. J'avais beau être énorme et splendide, personne ne quémandait mon approbation. Pas à l'époque - et pas maintenant.

J'ai néanmoins trouvé astucieuse cette idée de zones tampons, parce qu'au moins elles étaient construites pour éviter les conflits. Il semble que la première règle de vos ancêtres n'était pas nécessairement « vivre en paix » mais plutôt « ne pas vivre en conflit ». Aujourd'hui, vous insistez davantage sur l'importance de la paix, mais d'une manière ou d'une autre les conflits continuent de surgir. Parfois, il semble que les conflits soient votre seule voie vers la paix, ce que je ne comprends certainement pas. Je ne veux pas vous offenser, mais parfois je pense que les premiers humains avaient plus de sens que vous, les « modernes ».

Je veux dire, pensez à vos idées sur la « liberté d'expression » que vous avez établie comme un droit et pourtant vous ne dites pas qui est privé de ce droit. Et vos idées sur les territoires : vous dites que vous voulez la paix et pourtant vous n'accueillez pas les gens qui viennent en paix... Désolée, je m'éloigne du sujet. Ce processus de narration me pousse vraiment à réfléchir, c'est incroyable à quel point j'ai besoin de parler. Je m'excuse de

m'éloigner de l'histoire. Essayez de vivre aussi longtemps que moi sans parler à personne, vous allez comprendre. Je vous promets que je vais vraiment essayer de rester fidèle à l'essence de mon histoire. Continuons, d'accord ?

Finalement, ces zones tampons ont pris une autre tournure. Vous avez commencé à construire des clôtures et des murs pour distinguer et séparer vos terres. De là où j'étais, je pouvais encore voir l'unité de la terre, donc les murs me semblaient inutiles ; mais je comprends que c'est votre façon de vous sentir « en sécurité ». Néanmoins, ces barrières ne semblaient pas fonctionner comme vous le souhaitiez. Vous vouliez avant tout qu'elles empêchent les étrangers d'entrer. Pourtant, quels que soient les murs, les étrangers venaient toujours. Essayer de construire quelque chose comme un mur, espérer qu'il durera et apportera la stabilité pour toujours, c'est à mes yeux la chose la plus ridicule. Ce comportement n'existe pas chez les animaux. Chaque être vivant fait preuve d'une certaine obstination pour protéger son territoire, mais aucun d'entre eux ne construit de barrières physiques censées rester debout pour toujours. Aucun, sauf les humains. Une femme sage a dit un jour que la seule chose qui reste constante c'est le changement - et les montagnes. Bon, j'ai peut-être ajouté la partie montagne, à la fin. Ignorez mes blagues, mais écoutez sa sagesse : le changement est inévitable.

Passons au 18^e siècle - compter le passage du temps en siècles est très caractéristique des humains, mais vous aimez l'appeler ainsi, alors je vais faire pareil. Au cours du 18^{ème} siècle, vous avez étendu votre revendication sur d'énormes parcelles de terre. Vous avez tué pour cela, vous êtes mort·es pour cela. Je n'ai jamais compris l'obsession des humains pour les frontières, ni pourquoi verser tant de sang pour leur démarcation. Et cette avidité à conquérir de plus en plus de terres... Qu'est-ce que c'est que cette

obsession sur la taille ? Vous êtes si étroit·es d'esprit là-dessus. Quoi qu'il en soit, que diriez-vous de sauter un siècle plus tard ?

Au 19^{ème} siècle, deux pays s'étendaient de chaque côté de moi. L'un d'eux, sur lequel je vous raconterai plus tard des histoires, portait un nom prometteur : Speranza (espoir en italien). Je me sentais étrange, étrangère à moi-même. Je sais que toute cette histoire de frontières nationales ne s'applique pas vraiment aux êtres montagnés. Pourtant, même si les frontières n'existent pas dans mon monde, je ne pouvais m'empêcher de penser de temps à autre qu'à cause de vos frontières certaines parties de moi n'appartenaient pas au même pays, et je me sentais profondément triste. J'étais heureuse autrefois, quand les frontières n'existaient pas et qu'on ne me coupait pas en deux. Cependant, en dépit de mon mécontentement, ces limites, ces frontières et ces pays ont persisté.

Finalement, les communautés d'un des pays ont eu des problèmes économiques. Certaines personnes qui y vivaient ont alors voulu déménager dans l'autre pays. J'en ai été témoin, et je peux vous dire que ce n'est pas très facile de me passer pardessus pour aller de l'autre côté ! Ce n'est pas que je ne veuille pas, mais je ne suis qu'une vieille flemmasse affalée, qui ne fait rien d'autre qu'observer. J'ai fait de mon mieux pour vous aider, mais je ne pouvais vraiment rien faire.

Lorsque le charbon a été découvert, vous avez continué à creuser en mon cœur, mais vous manquiez de main-d'œuvre pour aller aussi loin que vous le souhaitiez. Les autorités locales s'en inquiétaient, elles ont donc encouragé les étrangers à venir travailler comme mineurs.

Ainsi, il y a eu de nouveaux arrivants dans la région pour creuser mon ventre... oh comment les appelez-vous ?... Je suppose, des immigrants ?... Ils venaient pour travailler, pour gagner un peu

d'argent, et pour avoir une vie décente. Je ne pense pas qu'ils en attendaient plus, mais d'après ce que j'ai vu, ils n'ont jamais été les bienvenus. Ils avaient juste besoin d'un travail et d'un toit. Pourtant, indirectement - mais aussi parfois assez directement - on leur a dit qu'ils étaient différents des résidents « originels ». C'est pour cette raison qu'on ose les traiter sans aucun respect, en oubliant que toutes les habitant·es de la région étaient elles et eux aussi il y a peu des nouveaux et nouvelles arrivant·es. Rappelez-vous, je suis ici depuis bien avant l'apparition des êtres humains et je me souviens comment ont évolué les premières personnes qui se sont installées ici. Si quelqu'un·e peut revendiquer cette terre, c'est moi, mais je ne le fais pas. Je pense que tout le monde devrait être bienvenu !

Je dois préciser que ce ne sont pas nécessairement les habitant·es de la vallée qui sont inamicaux ; ce sont souvent les autorités et les dirigeant·es qui posent le plus de problèmes aux nouveaux arrivant·es. Je suis vraiment surprise de l'importance qu'attachent les humains aux structures artificielles. Ces immigrés venaient juste d'à côté, vivre de l'autre côté de la frontière que vous avez construite les rendait si différents que cela justifiait de les traiter mal ? Le jour de leur arrivée, les travailleurs immigrés ont été escortés par des fonctionnaires jusqu'à des hommes et des femmes en vêtements blancs. Les travailleurs étaient piqués avec des aiguilles, leurs gencives étaient examinées. Les muscles, les yeux, la force et l'agilité ont été testés. Ils ont pris des échantillons de sang. Tout cela m'a paru bien étrange, étant donné qu'ils étaient venus simplement pour travailler. Je pouvais comprendre qu'un examen médical soit nécessaire, mais ça allait bien au-delà, affectant leur dignité d'êtres humains. Leurs têtes étaient baissées, leur déception et leur découragement étaient visibles même de là-haut. Alors je me suis posée une question profonde : si je n'existais pas au milieu de ces deux pays, auraient-elles été un seul pays, et n'y

aurait-il eu aucune différence, aucune exclusion, aucune humiliation entre elleux ? Je pense que nous ne le saurons jamais.

Au fil des ans, les immigrants ont occupé les emplois les plus durs, travaillant au plus profond de moi-même et tout autour de moi. Ils ont travaillé quotidiennement dans les mines pour extraire le précieux charbon et ont transpiré en travaillant dans les champs agricoles. Ils ont construit des familles, jouissant au moins de cette précieuse joie de vivre, et pas eux, mais leurs enfants, et les enfants de leurs enfants, sont lentement devenus invisibles au sein de la population. Ainsi, au fil du temps, les humiliations ont petit à petit cessé.

À ce stade, j'aimerais pouvoir dire : « Et ils vécurent heureux jusqu'à la fin des temps. » Malheureusement, cela n'arrive que dans vos films. Dans la réalité, ça n'existe pas. La vie est pleine de hauts et de bas et c'est la façon dont on réagit à ces obstacles sur la route qui fait la valeur de la vie.

Il y a quelques années, de nouvelles personnes sont arrivées dans la région. Elles ne venaient pas d'à côté, mais de très loin. Les autorités et la population locale les ont appelés « demandeurs d'asile », ou « réfugiés », ou encore « migrants illégaux ». Le terme « illégal » me paraît tellement absurde : le monde n'appartient et ne peut appartenir à personne, surtout pas à ces entités artificielles que vous appelez « pays ». Même les montagnes ne revendiquent pas de frontières. Si petit·es que vous soyez, vous, les humains, vous pensez être si intelligent·es. Pourtant, malgré toute votre intelligence, vous n'avez pas appris à vivre les un·es avec les autres.

Cherchant de nouvelles opportunités tout comme les ancien·nes voyageur·es, ces nouveaux immigrant·es sont d'abord arrivé·es dans une petite ville au milieu de mes collines. Certain·es parlaient la même langue que les habitant·es, d'autres non. Personne n'avait d'idée précise pour trouver un endroit où

demeurer et travailler. Heureusement, certaines personnes ont eu l'idée de créer un réseau pour aider et soutenir les nouveaux arrivant·es. Des habitant·es ordinaires ont commencé à accueillir des immigrant·es aussi longtemps qu'ielles le pouvaient. Il s'agissait manifestement d'une réponse rapide et appropriée par rapport à la lenteur, à l'insignifiance des moyens et efforts alloués par les autorités pour accueillir des personnes qui, puisque cherchant asile, ont le droit d'avoir un toit sur la tête et d'accéder à certains services de base, y compris la santé.

Contrairement aux travailleurs immigrés qui arrivaient dans les mines par le passé, ces immigré·es n'ont pas vraiment eu la chance de trouver un emploi ou de construire une vie. Pourquoi ? Parce que les règles établies par votre gouvernement en ont décidé ainsi. À partir du moment où les frontières nationales sont établies, c'est à l'État de décider qui est autorisé à s'installer dans le pays et qui ne l'est pas. Sauf si une personne cherche asile, et dans ce cas une convention internationale a décrété que n'importe qui peut franchir une frontière pour chercher une protection. Mais c'est quand même l'État qui décide si oui ou non cette personne, en attente d'une décision sur sa demande, a le droit de travailler. Les règles fixées par l'État de la vallée du Kalim disent que pendant les six premiers mois, une personne en demande d'asile ne peut pas travailler et doit compter sur l'assistance publique. C'est illogique. Tant de personnes jeunes et fortes qui pourraient vivre grâce à leur activité, obligées d'attendre, les bras croisés, la décision finale sur leur cas... Quel gâchis ! Alors, la seule chose qu'elles peuvent faire est d'attendre. Dans certains cas, l'attente dure des années. À la fin, il n'y a aucune garantie qu'elles ne seront pas renvoyées « chez elles » ou ailleurs.

Certain·es de ces personnes nouvellement arrivées ont été présentées comme suspects dans les médias, avant même que quiconque ait pu les connaître vraiment. Lorsqu'elles sont passées

sur mon sommet, j'ai eu l'occasion de les observer. Certaines d'entre elles sortaient d'expériences vraiment difficiles. Même si la psychologie n'est pas mon fort, je suppose qu'il est normal, dans ce genre de situation, de montrer une grande anxiété. Quoi qu'il en soit, je suis reconnaissante à ces personnes qui ont décidé de faire leur connaissance et de leur donner un coup de main, parce qu'elles ont des points de vue complètement différents. Ils ont fait preuve d'une réelle solidarité. D'autres étaient simplement indifférent·es à la situation. D'autres parlaient de « droits cosmopolites ». Je n'ai pas vraiment compris ce que cela signifie, mais je crois qu'il s'agit des droits dont dispose toute personne lorsqu'elle arrive dans un nouvel endroit. En tout cas, c'est ce qui me semble le plus naturel et logique, considérant que tout un chacun, à un moment de l'Histoire, est nouvel·le arrivant·e sur un territoire. Malheureusement, les autorités ne semblaient pas connaître ce terme, ou du moins elles ont été très lentes à le mettre en application.

Je pense que certain·es d'entre vous, les humains, pensent qu'on appartient au territoire sur lequel on naît. Je vous l'ai dit, ce n'est qu'une idée. Il n'y a rien de tel dans la réalité. Regardez le ciel ! Les nuages ont-ils des passeports ? Les oiseaux sont-ils des « immigrants illégaux » ? Bien sûr, certains de vos animaux de compagnie ont des passeports, mais le savent-ils ? Je ne le pense pas. C'est quelque chose que vous avez inventé ; et puis, une fois que vous avez décidé de ces règles, vous avez soudainement décrété qui a le droit de vivre sur cette terre et qui ne l'a pas. Qu'en est-il des peuples nomades ? Ne sont-ielles pas la preuve qu'il existe différents systèmes ? Le vôtre n'est pas le seul, ni le meilleur. J'aimerais que vous proclamiez tous et toutes la vérité énoncée par Diogène de Sinope : « Je suis un citoyen du monde. »

Les frontières et les autres obstacles administratifs sont artificiels. Sinon, mes frères et sœurs et moi aurions été séparé·es

les un·es des autres lorsque vous avez tracé vos lignes, mais nous ne voyons aucune séparation. Les frontières vous rendent prisonnières de vous-mêmes. N'excluez pas celles et ceux que vous considérez comme « indésirables » en dehors de votre territoire. Dans votre histoire, vous avez établi des racines de confiance, de parenté, de solidarité et d'humanité. Appuyez-vous sur elles.

Je parie que ces histoires des personnes que j'ai observées vont faire fondre vos cœurs. Je ne veux pas vous gâcher la surprise, mais vous souvenez-vous des hauts et des bas dont je vous ai parlé plus tôt ? Ce sont eux qui rendent leur histoire magnifique. Toutes les difficultés qu'elles ont dû affronter et toutes les bonnes choses qui en sont ressorties font partie de mes meilleures histoires. Alors, laissez-moi commencer...

Tout individu a droit
à la vie, à la liberté
et à la sûreté de sa
personne.





Dans deux semaines, le 15 mars exactement, la vallée de la Kalim va accueillir des personnes en demande d'asile. C'est l'association locale, L'ASSO, composée d'un groupe de bénévoles qui a mis en place un réseau qui les accueillera, le temps de la procédure de demande d'asile.

L'association a été créée dans le but de proposer du soutien et de la solidarité aux nouveaux et nouvelles arrivantes dans notre pays en leur permettant d'avoir un endroit où vivre en sécurité et en les accompagnant dans les besoins quotidiens de leur nouvelle vie.

Le jour de leur arrivée, l'association invite à un rassemblement de bienvenue sur la place centrale pour celles et ceux qui souhaiteraient témoigner de leur soutien et d'un accueil chaleureux.

L'association espère que cet événement permettra de porter un regard nouveau sur les réalités de la migration et de

renforcer les liens sociaux dans notre région. C'est une grande opportunité de montrer ce qu'est vraiment le sens de l'hospitalité montagnarde pour la vallée de la Kalim.

A leur arrivée, les personnes venues demander l'asile seront hébergées par des bénévoles de L'ASSO. Le collectif a sollicité la mairie pour qu'elle mette à disposition des logements supplémentaires mais l'équipe municipale n'a pas encore donné suite. Interrogé à ce sujet, un membre de L'ASSO a déclaré :

« C'est merveilleux de voir l'engagement extraordinaire des habitant - es dans ce processus d'intégration, et c'est pour quoi je suis, et les autres membres de l'association avec moi, nous sommes un peu surpris - es que la mairie n'ait pas encore répondu à notre sollicitation, ni même qu'elle ne se montre enthousiaste pour convoquer une séance du conseil où cette question sera traitée. Nous pensons que cela donnera aux membres du conseil municipal une occasion de s'engager dans le processus, mais nous attendons encore leur réponse. »

D'ici là, L'ASSO encourage tout le monde à participer, à leur manière, s'attendant à voir le nombre de ses membres adhérents, volontaires pour héberger, augmenter dans les semaines à venir.

Chapitre 1 : L'annonce

Commençons par le jour où votre imprimante a sorti cet article qui a fait tant de bruit. C'était quelque chose d'observer les différentes réactions à ce que j'appellerais une simple demande.

Cet article a suscité toutes sortes de réactions. Sur le chemin du retour en train, Dramor (étranger en gallois) a enfin eu un moment de paix et de silence pour consulter un journal laissé par un passager. Les enfants du voyage scolaire qui l'entouraient venaient de s'endormir ; mais cette tranquillité n'a pas duré. La lecture de l'article en Une a ravivé l'inquiétude nerveuse qui s'était calmée avec la berceuse du train. Frustré, Dramor se demanda : « Pourquoi devons-nous accueillir ces demandeurs d'asile ? Appelons-les pour ce qu'ils sont... des étrangers ! Cela devient incontrôlable. Nous avons déjà nos propres problèmes. Nous ne devrions pas en créer de nouveaux en faisant venir des criminels dans notre pays. »



Pendant ce temps, dans un petit chalet à la périphérie de la ville, tandis que l'odeur du café et du pain grillé se répandait dans toute la maison, Plaku (aîné en albanais) feuilletait son journal et trouvait le même article. Quelques minutes plus tard et après une réflexion approfondie, Plaku se tourne vers sa chère Majka (mère en macédonien) et lui dit : « Regarde, chérie ! Il y a une association qui accueille les demandeurs d'asile, je pense que nous avons assez de place pour en loger quelques-uns, tu ne crois pas ? ». Sans répondre, son amoureuse remue pensivement son café et le laisse poursuivre : « Je serais heureux de faire enfin quelque chose pour eux, je me sens terriblement concerné par tout ce qu'ils traversent... risquant leur vie en traversant les frontières créées par nos sociétés et constamment persécutés par la police... » Son esprit vagabond s'est soudainement arrêté sur un souvenir : « Tu te souviens de l'histoire de cette fille nommée Blessing, qui a traversé quatre pays pour finalement atterrir en France ? Elle était avec deux autres

personnes qui avaient traversé la frontière de nuit. Mais sa situation était particulièrement difficile car elle s'était blessée à la jambe pendant le voyage. Soudain, la police les a trouvés et a commencé à les poursuivre dans les broussailles. Elle a fini par s'échapper avec ses compagnons... mais quelques jours plus tard, elle a été retrouvée morte dans une rivière. Sa jambe blessée lui avait fait défaut, et elle est morte. Tout ça parce qu'elle avait dû fuir la police... » Quittant son histoire il s'est souvenu de sa question de départ, « De toute façon, nous devrions utiliser notre pièce pour les accueillir ! Tu n'es pas d'accord ? » Mais il reçut pour seule réponse un regard plein d'inquiétude, tandis qu'elle continuait à beurrer ses toasts.



Le document suscitait des réactions différentes de la part de chacun·e d'entre vous, mais ce sont les représentant·es élu·es de votre vallée qui ont eu les réactions les plus extrêmes. Je suis persuadée qu'ils ne comprennent pas ce que signifie vraiment « les droits cosmopolites ». Il semblerait que l'association - vous l'avez appelée L'ASSO - les ait en quelque sorte humiliés en faisant une « demande publique » d'aide à leur égard à la fin de l'article. En réponse, elles ont convoqué une réunion extraordinaire, et extrêmement houleuse, du conseil municipal. J'ai vu les élu·es se réunir dans l'hôtel de ville et commencer à fulminer autour d'une grande table.

« À cause de cet article, nous sommes au pied du mur. Nous devons prendre une décision maintenant, ou nous allons perdre notre crédibilité », dit fermement le maire de Turvaline en faisant glisser le journal au milieu de la table. Sa voix était calme et posée, mais les conseiller·es autour de la table pouvaient sentir l'anxiété derrière chaque mot.

L'un des conseillers, Dramor, s'était déjà fait une opinion en lisant l'article dans le train qui le ramenait chez lui. Prêt à exprimer son opposition, il prit rapidement la parole : « Écoutez, c'est simple, ce sont des étrangers et nos citoyens - notre village et notre vallée - n'acceptent pas les étrangers », dit-il, fixant sévèrement le maire tout en s'adressant à toutes les personnes présentes dans la salle.

Un autre participant, Madra (chien en irlandais), ne put rester silencieux après cette déclaration. « Non. Nous devons faire quelque chose ! » déclara-t-il, du même ton ferme que son collègue. « C'est simple ! Nous avons déjà des logements sociaux gratuits qui peuvent facilement accueillir une famille ou deux ! Pouvez-vous imaginer tout ce qu'ils ont vécu ? Nous n'avons aucune idée des tragédies qu'ils ont vues dans leur pays d'origine et tout au long de leur voyage. Maintenant qu'ils sont ici, nous pouvons au moins leur offrir un toit ! C'est simple et c'est ce qu'il faut faire ». Sous le coup de l'urgence il s'était levé de sa chaise mais dans le silence qui suivit, il reprit doucement sa place.

« Je suis d'accord avec Madra », ajouta Hotza (hurlement en basque) en guise de soutien, « De plus, accueillir ces gens va renflouer nos classes d'un lot frais de nouveaux enfants ! Cela aidera à montrer au monde que le village de Turvaline n'est pas un endroit en voie de disparition... » Profitant d'une pause dans son argumentation, un autre opposant, Madu (serpent en estonien), intervint : « Mais qui va payer cet appartement gratuit ? Nos concitoyens ! Pensez-vous qu'ils trouveront cela acceptable ? Et qu'en sera-t-il le jour où la famille d'un des leurs sera dans le besoin ? Ce n'est pas juste, nous laisserons nos concitoyens dans des situations désespérées pour aider de parfaits inconnus. » Dramor en profita pour enfoncer le couteau de Madu encore plus profondément, « Madu a raison, et un citoyen laissé dans une situation désespérée est un citoyen qui ne votera pas pour nous la

prochaine fois. Ne nous dites pas que vous ne vous souciez pas de notre réputation publique. »

Hotza semblait prêt à se lever et à se battre avec Madu après ce commentaire, mais Madra a senti la tension et a crié sévèrement, « Écoutez ! Notre compassion en tant qu'humains va plus loin que ces choses insignifiantes ! Vous voulez parler de réputation ? Accueillir ces individus dans le besoin pourrait nous valoir bien plus de crédit que de faire plaisir à la partie égoïste de notre population ! »

« Mais un jour, nos familles seront peut-être dans le besoin... » commença Madu, alors que Madra n'avait pas terminé. Ce dernier l'interrompit de sa voix profonde et mélancolique « C'est MAINTENANT que leurs familles sont dans le besoin ». « Leurs corps mal nourris n'attendent pas une autre réunion ! Nous manquons désespérément de temps et nous devrions donner la priorité aux besoins des nouveaux arrivants qui ont besoin de notre aide maintenant, plutôt qu'aux potentiels besoins de nos concitoyens simplement parce qu'ils sont d'ici. Et si, pour une raison quelconque, vous deviez fuir ce pays avec votre femme et vos enfants ? Et si, après avoir vécu pendant des années dans un camp de réfugiés dans des conditions terribles, vous aviez la possibilité d'améliorer la vie de votre famille ? Et si vous n'aviez jamais cette opportunité parce que les gens hauts placés, dans leur tour d'ivoire, ont décidé de réserver votre place à une personne qui - pas maintenant mais un jour seulement - pourrait peut-être en avoir besoin ? ».

La pièce était silencieuse, on n'entendait pas un souffle. Dehors, une pluie fine s'épuisait doucement. Au milieu de ce calme tendu, Madra a porté un coup final à ses adversaires : Martin Luther King a dit un jour « J'attends le jour où les gens ne seront pas jugés sur la couleur de leur peau, mais sur le contenu de leur caractère ». Moi, comme Madra, je dis : « J'attends le jour où les gens seront aidés

non pas en fonction de leur pays de naissance, mais en fonction de leurs besoins... encore plus quand nous avons une maison libre pour eux ! »

Le maire n'avait rien dit depuis le début de la conversation, mais le discours de Madra lui donna matière à réflexion. Il scruta intensément l'assemblée : Madra reprenait son souffle. Hotza, une larme à l'œil, était désespéré. Dramor se leva en marmonnant des insultes dans sa barbe, et regardait par la fenêtre. Madu se servit du saucisson apporté pour tout le monde, bien que personne d'autre que Madu n'ait de l'appétit pour le moment. Enfin, au bout de la table, il y avait un homme simple et timide qui n'avait pas encore parlé. Il regardait ses mains d'un air perplexe, et semblait plongé dans un mutisme qui l'avait envahi depuis le début de la réunion.

« ...Trusis ? » dit doucement le maire « Avez-vous des idées ? »

Trusis (lapin en letton) leva les yeux vers le groupe, mais devant les visages interrogateurs, les rabaissa sur ses mains. « Je ne suis... pas contre... mais... hum... Qu'est-ce qu'ils vont faire ici ? Au milieu de nulle part. Avec des gens qui ne parlent que l'espéranto... Je veux dire, nous vivons dans un endroit où il n'y a même pas un magasin où acheter un paquet de cigarettes ! Je ne sais pas si nous allons aider les gens en les accueillant ici. »

« Et comment leurs corps résisteront-ils au relief prononcé et au climat rude de nos montagnes ? Nous sommes résistants, je ne crois vraiment pas qu'ils le seront. » ajouta Dramor.

« Allez-vous vous accorder, pour l'amour du ciel ? » a lancé le maire. « Je suis fatigué et en colère – et j'ai faim - et je veux juste en finir avec ce problème ». Il mit sa tête dans ses mains en soupirant profondément. Les conseiller·es restèrent sans rien dire, chacun·e avec sa colère et sa frustration. Puis la voix douce de Trusis se fit entendre une dernière fois : « Et si leur demande d'asile est rejetée ? Que ferons-nous alors ? »



J'ai suivi toute cette procédure de si loin, incrédule. Pendant ce temps, un orage s'élevait au-dessus de mon plus haut sommet. Il semblait que la fin de la pluie n'était que temporaire après tout. Et je me demandais : que va finalement faire le conseil municipal ? Ce n'est pas comme s'il faisait quoi que ce soit pour me protéger, bien que je sois certainement ici depuis plus longtemps que lui. Je me demandais ses élus allaient changer d'état d'esprit pour protéger ces « étrangères ».

Chapitre 2 : L'arrivée

J'ai un souvenir plus doux de beaucoup d'autres humains, en particulier une famille qui a aidé mon cœur à se calmer un peu sur toute cette affaire. Je me souviens très bien de ce jour.



Il était tôt le matin et le soleil devait encore passer au-dessus de moi pour apporter chaleur et lumière à la vallée. Soudain, le silence matinal a été rompu inopinément par un gros véhicule gris traversant la vallée de Kalim. Lorsqu'il s'est arrêté sur la place centrale de Turvaline, la porte du passager s'est lentement ouverte pour laisser apparaître une femme vêtue d'une grosse veste, bien équipée pour la protéger des basses températures de la vallée. Après avoir enfilé ses gants, elle a tranquillement posé ses pieds sur le trottoir enneigé. Il était clair qu'elle respectait le silence environnant. Puis elle s'est dirigée doucement de l'autre côté de la camionnette et a ouvert la porte arrière. Une autre femme en est sortie. Elle était recroquevillée, semblait surprise par le froid... Je me suis demandée si ce n'était pas l'une des personnes en demande d'asile.

Il était clair qu'elle n'était pas aussi préparée que l'autre. Elle ne portait qu'une paire de chaussures en tissu et une robe d'été fluide sous une légère veste d'hiver, avec un petit sac à dos. Elle semblait aussi être un peu sonnée, sans doute à cause des innombrables virages de mes routes sinueuses. Les deux femmes étaient dans une conversation tranquille dont je n'entendais pas un mot. Parfois, je triche en demandant à un chêne voisin ou à un cerf de passage de me dire ce que les gens disent, mais quelque chose me disait de leur laisser leur intimité. Après leur brève conversation, elles se sont dirigées dans une ruelle étroite jusqu'à une maison. J'ai soudain

compris que la femme chaudement vêtue était une représentante de l'organisation L'ASSO, qu'elle s'appelait Yardım (assistance en turc) et que la maison où elles s'étaient arrêtées allait devenir le nouveau foyer d'Inyoni (oiseau en kinyarwanda), la femme en robe d'été et en veste d'hiver, avec ses nouveaux hôtes, les propriétaires de la maison, Majka et Plaku.



Majka et Plaku vivaient dans cette maison depuis leur mariage, il y a des années, et ielle semblaient prendre soin l'un de l'autre et de la maison tout autant que de leurs ami·es. Après avoir lu l'article du journal et discuté de la perspective d'accueillir des réfugié·es dans leur maison, ielle ont rejoint L'ASSOCIATION et assisté à plusieurs réunions pour préparer l'arrivée de Yardım et Inyoni. Lorsqu' ielle leur ont ouvert la porte, il était évident qu' ielle étaient heureux d'accueillir de nouveaux invité·es.

Voyant des sourires sur tous les visages, Plaku a tendu la main pour serrer celle de Yardım. « Bonjour Yardım ! Merci d'avoir accompagné Inyoni jusqu'à notre maison. » Ne sachant pas quel geste était approprié, le vieil homme s'est contenté de hocher aimablement la tête pour saluer Inyoni qui se tenait derrière Yardım. « S'il vous plaît, entrez, il fait si froid aujourd'hui. »

Remarquant sa timidité, l'homme les a simplement invitées à entrer dans la maison. « Inyoni, aimes-tu les chats ? » a demandé Plaku en montrant la petite chatte dans le salon, « Lulu apporte la paix et la joie dans la maison et j'espère qu'elle te rendra heureuse aussi ». Inyoni a jeté un coup d'œil et a vu une chatte brune bien nourrie qui se léchait tranquillement les pattes. Ce qui l'a encore plus intriguée, c'est le fait que Lulu avait son propre lit et quelques jouets autour. « Les chats sont traités comme des rois ici », s'est dit Inyoni.

Lorsque son mari a eu terminé la visite, Majka a invité les femmes à venir dans la cuisine et leur a offert une tasse de thé. Yardim a gentiment décliné l'invitation et a expliqué qu'elle devait accompagner d'autres personnes qui attendaient d'arriver dans leur famille d'accueil. Avant de partir, elle a rappelé l'événement de bienvenue organisé par l'association le samedi suivant, où elles partageraient un repas et un moment convivial pour mieux se connaître. Elle se tourna vers Inyoni et la serra très fort dans ses bras. Elle lui a laissé son numéro de téléphone sur un bout de papier et lui a assuré qu'elle était entre de bonnes mains maintenant, mais que si jamais elle avait besoin de quelque chose, elle pouvait l'appeler. Les yeux inquiets d'Inyoni ont suivi Yardim tandis que la porte principale de la maison se refermait lentement derrière elle. La seule personne connue étant partie, elle était maintenant envahie par des sentiments de malaise et d'incertitude, auxquels elle était déjà habituée, mais qu'il n'était jamais facile de gérer.

À ce stade, Inyoni ne savait pas à quoi elle devait s'attendre de la part des deux personnes qui se tenaient devant elle. Elle avait froid et se sentait incroyablement fatiguée. Alors, dans une tentative de communication, elle a regardé Majka, a joint ses paumes, les a pressées contre sa joue inclinée et a fermé les yeux. Majka a clairement compris le geste d'Inyoni, lui a souri et s'est immédiatement levée pour lui montrer sa chambre. Elle a pris le temps de lui montrer le reste de la maison ainsi que la salle de bain au cas où elle aurait besoin de prendre une douche. Puis elle l'a laissée s'installer.

Environ une heure plus tard, la vieille dame frappa à la porte de la chambre pour voir comment allait son invitée. Inyoni, qui portait des vêtements plus chauds, ouvrit et vit Majka qui souriait en tenant une tasse de thé chaud et quelques biscuits. Elle se mit de côté pour que Majka puisse entrer dans la pièce. La dame posa la

tasse sur une petite table à côté du lit et partit, pour laisser à Inyoni son intimité. Inyoni s'assit avec précaution sur le lit, prit la tasse dans ses mains et l'approcha de son visage. Elle ferma les yeux et prit un moment pour sentir la chaleur du thé tout juste préparé. Soudain, des larmes ont commencé à couler sur son visage et des centaines de pensées à tourbillonner dans son esprit.

Lorsque les larmes furent calmées, elle posa la tasse à moitié vide sur la table de chevet et s'allongea sur le lit. Encore frigorifiée, elle se couvrit d'une couverture épaisse laissée par Majka. Bien qu'installée dans son nouvel espace, elle était envahie par un vaste et sombre sentiment de totale solitude qui contrastait avec sa nouvelle chambre et la gentillesse de ses hôtes. Bien que ce soit encore le matin, elle était épuisée et s'est endormie en pleurant.



Plus tard le même jour, Majka préparait le déjeuner dans la cuisine tandis que Plaku lisait son journal près de la cheminée dans le salon, à côté de la belle Lulu. Inyoni, réveillée de sa longue sieste, a trouvé le courage de descendre et d'entrer dans le salon. Elle regardait autour d'elle, et chaque petit détail semblait attirer son attention. Un tableau sur le mur, un porte-manteau très étrange, et la chatte qui s'avançait vers elle. Plaku se rendit soudain compte que Lulu n'était plus à côté de lui et levant les yeux la vit frôler la jambe d'Inyoni. « Laisse-la tranquille, Lulu ! » dit-il, « Reviens par ici. » Majka, entendant l'échange, jeta un coup d'œil et vit qu'Inyoni avait l'air un peu perdu. « Viens dans la cuisine », lui dit-elle chaleureusement d'un signe de la main. Inyoni sourit et accepta l'invitation ; d'une certaine manière, la petite cuisine était plus accueillante que le grand salon.

Elle regarda autour d'elle avec la même attention. La pièce était très accueillante, mais les ingrédients utilisés par Majka pour préparer ses plats ne lui semblaient pas du tout familiers. Inyoni

était très troublée. « Où sont les épices ? Quels sont ces légumes qu'elle utilise ? » se demandait-t-elle. Tandis que Majka tâtonnait pour expliquer, au-delà de la barrière de la langue, le ragoût et la soupe faits maison. Elle se résolut à une simple phrase en espéranto accompagnée d'un geste, ce qui permit à Inyoni de comprendre que la soupe est excellente par temps froid. Pourtant, le visage expressif d'Inyoni ne pouvait pas cacher sa gêne et son manque d'intérêt pour le repas.

Quelques minutes plus tard, le déjeuner fut servi. Plaku avait mis la table dans le salon et Majka apportait les assiettes remplies. Il était clair pour Inyoni qu'elle voulaient qu'elle les rejoigne pour le déjeuner, mais elle semblait confuse. Elle ne voulait pas manger, pas cette soupe étrange et pas avec ses hôtes. Elle avait pris l'habitude de manger seule. Majka remarqua son hésitation à se joindre à ielle, mais a insisté, c'était une occasion importante d'apprendre à se connaître et elle n'allait pas la laisser passer.

Elle demanda à Plaku de lui prêter sa tablette et commença à utiliser l'application de traduction. Satisfaite, elle appuya sur l'icône de sortie vocale et la tablette a lu à haute voix dans la langue d'Inyoni : « Ma chère Inyoni, chez nous, manger ensemble est plus qu'une tradition. C'est un moyen pour nous tous de passer un bon moment ensemble, de parler de nos journées et de partager nos pensées. C'est surtout un moyen d'apprendre à mieux se connaître et à s'entendre. Lorsque nous vous invitons à vous joindre à nous pour un repas, c'est parce que nous aimerions que vous vous sentiez à l'aise et que vous considériez cet endroit comme votre maison ! Sache que tu es invitée à t'asseoir avec nous pendant tous nos repas, mais tu es libre de manger là où tu te sens le plus à l'aise. Néanmoins, il y aura toujours une place réservée pour toi ».

Inyoni a écouté attentivement chaque mot et dès que la voix s'est arrêtée, elle a baissé les yeux vers le sol en regrettant son comportement. Quand elle a repris confiance, elle a levé les yeux

vers eux et a souri. « Mangeons ! » dit-elle dans sa langue et elle s'assit pour les rejoindre. Ils savourèrent ensemble un repas copieux, en silence mais satisfait·es autour de la table. Inyoni était loin de se douter qu'il s'agissait là des premiers pas pour que ce couple devienne sa « famille ».



Chapitre 3 : Les étapes de l'intégration

La gentillesse montrée à Inyoni devrait être celle que tous les humains devraient se manifester. Cela n'a pas demandé beaucoup à Plaku et Majka pour faire naître un sourire sur le visage de cette jeune fille. Mais j'ai remarqué que d'une certaine manière c'est plus facile pour les personnes qui voyagent seules. Elles peuvent entrer et sortir à leur guise et ne prennent pas trop de place. Lorsque vous voyagez en famille, les choses peuvent devenir plus compliquées. Vous disposez d'un soutien affectif à vos côtés, mais vous avez également la crainte d'être séparé·es les un·es des autres ou de ne pas trouver un espace où tout le monde peut s'intégrer. Certaines familles ont eu énormément de chance que L'ASSO leur trouve un endroit où les loger.



14 novembre 2020 - 15h30

« Jen la ŝlosilo de via apartamento ! » dit un membre de L'ASSO en espéranto. Elle tendait une clé neuve et brillante avec un grand sourire sur le visage. Personne dans la famille n'a répondu.

« C'est la clé de votre appartement ! », a-t-elle essayé en anglais. Toujours pas de réponse.

« Esta es la llave de su apartamento », tente-t-elle en espagnol et place directement la clé dans la main de la mère. Toujours pas de réaction.

Il faut trois autres tentatives et l'utilisation d'un traducteur pour que la famille comprenne enfin que l'endroit où elle se trouve est vraiment son appartement. Elles avaient en fait un endroit où elles pouvaient se reposer, toutes ensemble, dans une seule pièce. Apparemment, L'ASSO avait réussi à persuader la municipalité -

après leur réunion tumultueuse - d'offrir pour de bon les logements sociaux disponibles aux personnes en demande d'asile. C'était une énorme bénédiction pour la famille et elles étaient très reconnaissantes de l'avoir.



La famille a profité des premiers jours pour se familiariser avec la vie à Turvaline. Elles avaient leur propre espace et un beau parc verdoyant à proximité où leur petite fille pouvait jouer. Mais au bout de quelques semaines, ils ont commencé à s'inquiéter. L'argent qui était censé être fourni à la famille par le gouvernement de Speranza n'avait pas encore été versé. Sans le soutien financier promis, Kove (la vie en guarani) a dû commencer à chercher sérieusement du travail pour couvrir les dépenses de sa famille. Enfin... « un travail »... pas un « vrai travail », puisqu'en tant que demandeur d'asile tout juste arrivé il n'est pas autorisé à travailler. Mais, quoi que dise la loi, il avait besoin d'argent pour subvenir aux besoins de sa famille, donc il acceptait n'importe quel travail, y compris au « noir ».

C'est évidemment illogique quand on le voit depuis mes hauteurs. Cet homme est capable de travailler, il est prêt à travailler, il veut travailler et pourtant les autorités veulent qu'il attende. Elles veulent qu'il reste les bras croisés jusqu'à ce que ses papiers soient accordés, et qu'ensuite seulement il commence à chercher un emploi. Tout cela alors qu'il était prêt à travailler dès la minute où il a mis sa famille en sécurité. Désolé, j'ai encore été distraite de mon histoire, mais c'est un point que je voulais vraiment exposer. Quoi qu'il en soit, il fut bientôt à la recherche d'un « travail »...



1er décembre 2020 - 6h00

C'était un matin sombre et froid, typique des hivers d'ici. Kove dormait profondément en rêvant à nouveau de son père. Dans le rêve, il lui avait fait un signe de la main et lui avait souri : « Fais de ton mieux, mon fils, tiens bon ! » lui avait-il dit. Et puis, il a commencé à s'éloigner. Kove voulait poursuivre son père, il courait de plus en plus vite « Baba, Baabaa... » mais il ne pouvait pas le rattraper. Il a couvert ses yeux de ses mains pour s'assurer que c'était réel. Et puis... il s'est réveillé.

Le fait de réaliser que c'était un rêve n'a pas empêché les souvenirs de revenir. Le père de Kove était mort depuis plusieurs années dans un accident, donnant sa vie pour sauver sa femme et son enfant. Kove n'avait que sept ans à l'époque. Cette nostalgie fut brisée par le réveil dont la sonnerie ; le Nocturne n°2 de Chopin a percé le silence de la chambre. Il saisit instinctivement son téléphone, éteignit l'alarme et regarda de côté : sa femme et sa fille dormaient encore profondément. Il soupira de soulagement. Mais il avait toujours envie de revenir au rêve, d'être avec son père, d'avoir quelqu'un pour le soutenir.

Dans ce pays où personne n'était proche de lui, les choses n'étaient pas faciles. Kove regarda par la fenêtre, il pleuvait à verse. Le paysage extérieur et le sentiment qui l'habitait se ressemblaient : glacial. Le froid donne généralement envie aux gens de s'enfouir paresseusement dans des couvertures chaudes, mais Kove était en mission. Il se dit qu'il devait à tout prix protéger sa femme et sa fille. Il donnerait sa vie pour elles, comme son père l'avait fait pour lui et sa mère, longtemps auparavant. Il était prêt à affronter le temps glacial. Il embrassa doucement sa femme et se prépara pour ce nouveau jour.



1er décembre 2020 - 8h00

Kove quitta sa maison. Depuis plusieurs jours, il essayait de trouver un emploi correspondant à ses capacités. Il connaissait ses points forts : en bonne santé, agile et dynamique. Il y a quelques jours, en passant sur le chantier d'une maison, il avait eu l'idée de demander s'il pouvait donner un coup de main pour finir de construire le mur et le peindre... mais le propriétaire avait déjà un maçon. Ce jour-là, le 1er décembre 2020, était un jour important pour lui. Grâce au soutien à la recherche d'emploi de L'ASSO, il avait enfin un rendez-vous avec une femme qui dirigeait une entreprise de peinture. Si tout se passait bien, peut-être obtiendrait-il un emploi avant le réveillon du jour de l'an. Quel cadeau ce serait pour sa femme et sa fille !

S'assurant d'être à l'heure pour son entretien, il essayait de suivre les instructions du GPS sur son téléphone. Les directions étaient difficiles à suivre en espéranto. Il passait devant des plaques de rue qu'il avait déjà du mal à identifier, et encore plus à mémoriser. Comme lui manquaient les rues plus chaotiques et pourtant plus familières de sa ville natale, qu'il connaissait par cœur. « Ting ting », il entendit son téléphone... Batterie faible... « Oh non ! » pensa-t-il. Hier soir, dans la précipitation de la préparation du rendez-vous, il avait oublié de charger son téléphone. Le signal rouge indiquait que la batterie était faible. Sans GPS, comment pourrait-il se rendre à son rendez-vous ? Kove a pensé à son père et a su qu'il n'abandonnerait pas.

Il essaya de demander aux passant·es de lui indiquer la direction du lieu de rendez-vous, mais ses demandes faites dans un espéranto approximatif étaient incompréhensibles. Il prononçait encore et encore très lentement « CASA... NOVA... PEN... TRADO... ».

Puis observait les visages confus des gens qui secouaient la tête et s'éloignaient.

Finalement, avec l'aide d'un gentil lycéen, qui prit le temps de comprendre sa prononciation étrangère, Kove put atteindre sa destination. Il monta au troisième étage d'un vieux bâtiment de cinq étages. La femme qui l'accueillit à la porte semblait avoir l'âge de sa mère - peut-être 50 ans - et était aussi douce et gentille. Elle l'invita à entrer en souriant et lui demanda immédiatement : « Ĉu vi ŝatus teon ? » (Voulez-vous du thé ?) en espéranto. Kove s'efforçait de comprendre. « Ohh tee... teon... thé » se dit-il, fier d'avoir identifié le mot. « Ho ne, dankon sinjorino » (Non, merci Madame) répondit-il, dans ce qui pouvait passer pour de l'espéranto.

Tout au long de la conversation, Kove eut beaucoup de mal à comprendre la femme. Elle avait une façon de parler différente de celle des jeunes qui lui avaient appris quelques phrases par ci par là. Heureusement, elle était gentille et essayait de parler très lentement, mais il ne comprenait pas toujours ce qui était dit. En désespoir de cause, il essaya le langage corporel pour montrer qu'il était tout à fait capable de peindre des maisons ou de faire n'importe quel travail manuel, mais c'était tout aussi inefficace. Lorsque l'entretien se termina, il comprit que la femme lui expliquait qu'elle le contacterait plus tard si elle avait besoin de son aide. Mais vu sa performance, il savait qu'il ne fallait pas en attendre beaucoup.



1er décembre 2020 - 20h00

La neige commença à tomber alors que Kove entamait sa longue marche vers la maison. Qu'il faisait froid dans cet endroit ! Les journées ensoleillées de son pays lui manquaient. Plongé dans

ses pensées, il ne faisait pas attention à ce qui l'entourait, et se rapprochait dangereusement du milieu de la rue. Un camion lancé à toute vitesse le frôla en klaxonnant bruyamment. Le conducteur hurla et les pneus l'aspergèrent de boue, mais il s'en fichait. Son père, l'homme courageux mort en essayant de le sauver, et sa mère lui manquaient. « Papa, qu'est-ce que je dois faire maintenant ? » Personne ne lui répondit. Il leva son visage et cria à haute voix : « Je veux juste une vie normale ! Pourquoi la vie est-elle si difficile pour moi ? »

Quand il arriva chez lui il prit son temps pour monter au troisième étage. Il neigeait toujours et il observait chaque flocon de neige qui s'écrasait puis se brouillait sur les grandes fenêtres de la cage d'escalier. Il ne pouvait s'empêcher de penser que leur indistinction était le reflet de son propre avenir.

Il s'efforça d'afficher un sourire avant d'ouvrir la porte. Sa femme, Kerayvoty (espoir en guarani) et sa fille Tekombo'e (éducation en guarani) l'accueillirent gaiement, avec le dîner sur la table. Il prétendit aller très bien. Il ne voulait pas que sa femme s'inquiète pour lui.

Contrairement à lui, sa femme avait une grande nouvelle à partager. Grâce à son expérience dans la fabrication de rouleaux de printemps, elle avait trouvé un petit emploi dans un magasin de sushis en bas de la rue. Le sympathique propriétaire du magasin avait accepté qu'elle travaille comme aide cuisinière, après avoir constaté qu'elle était très vive et préparait rapidement et joliment les sushis. Elle pouvait commencer dès le lendemain matin. Ce serait une journée bien remplie car demain était aussi le premier jour d'école de leur fille.



1er décembre 2020 - 23h00

Kerayvoty emporta son verre d'eau dans la chambre et éteignit toutes les lumières avant de s'endormir. « Non ! » soupira Tekombo'e, « N'éteins pas la lumière, s'il te plaît ».

« Ah ! Tu es encore éveillée, mon amour. » Sa mère s'approcha pour lui caresser les cheveux, « Tekombo'e, chérie, il est tard et tu dois dormir, demain c'est ton premier jour d'école. »

« Mais, maman... ! » dit-elle, la peur emplissant sa voix.

« Ne t'inquiète pas », la rassura sa mère, « l'école est un bon endroit, les gens y sont accueillants. Tu vas rencontrer de nouveaux amis et apprendre de nouvelles choses. »

« D'accord. Mais on peut quand même laisser la lumière allumée, maman ? »

« Oui, on peut laisser la lumière allumée. Maintenant, va dormir ! » dit-elle en lui donnant un baiser de bonne nuit. Tekombo'e se sentit mieux pendant un moment, mais cela ne dura pas. Elle était tellement inquiète pour son premier jour d'école qu'elle ne dormit probablement pas cette nuit-là.

Kerayvoty ne dort pas non plus. Le lendemain était aussi un grand jour pour la maman. Elle était fière de déposer sa fille à l'école - fière et effrayée. Elle se souvenait qu'à sept ans, elle avait demandé à sa propre mère : « Pourquoi mes cousins peuvent aller à l'école et pas moi ? » La réponse fut aussi rapide qu'amère : « Parce que tu es une fille ». De ce jour, elle avait su qu'elle ne devait plus jamais poser la question. Mais elle ne voulait pas qu'il en soit de même pour ses propres filles. Avec le souvenir du rejet gravé dans son esprit, elle s'était promise d'élever ses enfants pour donner à chacun·e la meilleure éducation possible. C'est avec cet

espoir qu'elle avait porté son enfant à travers des régions en guerre et les montagnes pour lui donner le meilleur. Elle croyait encore que le meilleur était à venir.



2 décembre 2020 - 7h50

Tekombo'e et sa mère sont arrivées à l'école. L'école est sur le chemin du magasin de sushis, alors Kerayvoty a décidé d'accompagner Tekombo'e. Il était difficile de dire qui était la plus anxieuse et qui avait le plus grand sourire. Kerayvoty a embrassé sa fille sur la tête et lui a donné un petit coup dans le dos, la poussant pour qu'elle franchisse les doubles portes géantes. Le cœur de Tekombo'e s'emballait et ses mains s'agitaient nerveusement tandis qu'elle entra dans sa nouvelle école. Elle a vu une jeune femme venir vers elle. « Ma professeure », pensa-t-elle avec espoir, car elle avait l'air très gentille et la saluait d'un sourire chaleureux. « Salut Tekombo'e ! » dit Liverita (livre en espéranto), « bienvenue dans ta nouvelle école ». Tekombo'e s'est retournée vers sa mère. Elle saluait joyeusement maintenant qu'elle avait rencontré sa maîtresse. Elle envoya de nombreux baisers à sa mère et sourit fièrement.

L'encouragement lui fit du bien, mais à la vue des panneaux dans les couloirs et au-dessus de la porte, dans elle ne savait quelle langue, elle a commencé à douter d'elle-même. Maintenant qu'elle était à l'intérieur du bâtiment, elle avait peur. Elle n'avait aucune idée de la façon de communiquer avec les autres et avait l'impression d'être une étrangère sur une planète lointaine. Elle se demandait : « Si je ne peux même pas lire le panneau de ma classe, comment vais-je comprendre l'enseignante ? » Cependant, essayant de passer inaperçue, elle suivit l'un des enseignants et prit une profonde inspiration avant d'entrer dans sa classe.

Immédiatement, toutes ses camarades de classe l'ont regardée et ont semblé murmurer quelque chose qu'elle ne pouvait pas comprendre. La maîtresse a également dit quelque chose d'incompréhensible mais au moins, elle avait un sourire réconfortant. L'enseignante a essayé de s'adresser directement à Tekombo'e à plusieurs reprises mais c'était difficile, elle ne connaissait tout simplement pas la langue.

Au bout d'un moment, l'enseignante a donné à chaque élève une feuille blanche pour qu'elles racontent leurs vacances. Tekombo'e n'a pas compris les instructions et la seule chose qu'elle savait écrire en espéranto était son nom, alors elle l'a écrit sur toute la feuille. Tekombo'e est fière d'avoir hérité du nom de sa grand-mère, mais c'était un nom tribal, donc même si elle pouvait l'écrire en espéranto, personne ne pouvait le prononcer correctement. Examinant son devoir, elle n'aima pas la façon dont les lettres de son nom, Tekombo'e, semblaient isolées et séparées dans cette nouvelle langue. La solitude des lettres reflétait exactement ce qu'elle ressentait dans cette nouvelle école.



2 décembre 2020 - 10h30

Les enfants étaient tous et toutes sortis·es pour la pause déjeuner. Tout le monde courait et criait, jouait et mangeait. « Cet endroit est différent de chez nous », se dit Tekombo'e en son for intérieur.

Puis elle a trouvé un endroit pour se blottir parmi les buissons du jardin de l'école et a commencé à parler à un petit arbre dans sa propre langue : « Chez moi, mon école avait des règles claires pour tout. Je savais comment m'habiller, combien je pouvais manger à la cafétéria, comment respecter les enseignants. » Cet arbre semblait être le seul être auquel elle pouvait communiquer dans cet

endroit, « Mes camarades de classe d'avant me ressemblaient, parlaient ma langue, et nous aimions tous manger la même chose. Ici, non seulement je suis différente de tout le monde, mais il semble que tous sont très différents les uns des autres... Comment ont-ils appris à se comprendre ? » En attendant que l'arbre lui donne une réponse, un sourire s'est dessiné sur son visage alors qu'elle se souvenait du magnifique arbre Moringa dans son village natal, avec qui elle avait l'habitude de partager ses pensées et ses questions secrètes.

« Qu'est-ce que tu fais ? » dit un petit garçon, interrompant cet agréable moment. Il s'appelait Aki (brillant en japonais), c'était un garçon timide et curieux, à peu près du même âge que Tekombo'e. « Tu parlais à l'arbre ? »

Tekombo'e était presque sûre d'avoir compris la question, elle voulait répondre mais elle ne pouvait pas parler dans sa langue à lui. Elle a essayé de faire passer une question à l'aide de gestes de la main, « Ne parlez-vous jamais à la nature ? » Il s'est contenté de la regarder bouger entre elle et l'arbre, a décidé qu'il ne comprenait pas, a haussé les épaules et a couru vers la cour de récréation pour rejoindre ses autres camarades de classe.

Lorsque la pause fut terminée et que les élèves retournèrent en classe, presque personne ne remarqua la présence de Tekombo'e. Elle resta assise pendant le cours de la maîtresse, vérifiant de temps en temps l'heure à l'horloge sur le mur, jusqu'à être persuadée que cette satanée chose ne bougeait pas. À l'inverse, l'enseignante se déplaçait d'un côté à l'autre de la pièce tout en parlant. Elle ressemblait à une balle dans une compétition de ping-pong.

Finalement, la cloche sonna la fin, Tekombo'e se précipita dehors et courut dans les bras de sa mère. Kerayvoty venait de terminer son premier service au magasin de sushis et se dépêchait de venir chercher sa fille à l'école, excitée à l'idée de l'entendre

raconter son premier jour. Mais l'excitation retomba lorsque Tekombo'e a fondu en larmes, serrée contre le chaud manteau de sa mère. Kerayvoty n'avait pas les mots pour reconforter son enfant, n'étant jamais allée à l'école elle-même et ne connaissant pas cette expérience. Mais à ce moment-là, elle a compris la solitude que sa fille avait ressentie tout au long de la journée, elle pouvait sentir comment les autres parents la voyaient ; elle était une étrangère dans ce pays et une étrangère dans cette école, même si son institutrice l'accueillait gentiment dans la classe.



J'étais peinée de voir comment les résident·es et les nouveaux arrivant·es avaient tellement de difficultés à communiquer les un·es avec les autres. J'ai déjà dit que certaines personnes sont tout simplement indifférentes aux étrangers. Et ce fut souvent le cas avec cette famille. Elle essayait de vivre sa vie comme tout le monde autour d'eux, mais c'était exceptionnellement difficile parce qu'elles venaient d'un endroit totalement différent. Pourtant, la plupart des gens, au lieu de prendre le temps d'être gentil·les avec elleux, ne savaient pas trop comment les aider, puis passaient leur chemin.

Je suis reconnaissante aux âmes charitables qui font des efforts supplémentaires - comme le lycéen qui a conduit Kove à son entretien, et l'homme qui a offert un emploi à Kerayvoty. Mais parfois, avec la barrière de la langue, il semblait que même les personnes qui voulaient aider étaient limitées dans ce qu'elles pouvaient faire - comme la femme qui espérait embaucher Kove, ou le petit Aki dans la cour de récréation qui essayait de se lier d'amitié avec Tekombo'e. Parfois, il ne suffit pas d'être gentil, il faut un effort supplémentaire pour accueillir les nouveaux arrivant·es et les faire se sentir « à la maison ». J'aimerais que vous soyez plus nombreux et nombreuses, vous les humains, à être

prêtes à faire ce genre d'effort, car de belles relations pourraient naître.



Chapitre 4 : Une guérison nécessaire

Inyoni regardait fixement par les fenêtres du bus, le lac n'était plus visible. La neige recouvrait tout, comme s'il s'agissait d'un nouveau paysage, « le symbole d'une page blanche sur laquelle écrire un nouveau chapitre de la vie », pensait-elle. La dernière fois qu'elle s'était trouvée à Turvaline, les feuilles d'automne étaient encore sur les arbres et recouvraient la montagne d'un manteau de bronze. C'était avant que L'ASSO ne lui trouve un lieu de vie plus permanent dans la Ville Lumière, à quelques heures de train de la ville qu'elle s'était mise à aimer. Elle était encore en train de s'installer dans la grande ville, appréciant la diversité et la grandeur de l'endroit, mais elle retournait encore à Turvaline presque chaque week-end, juste pour passer un peu de temps avec ses anciennes familles d'accueil autour d'une tasse de thé, chauffée par un feu de cheminée.

Cette fois, Inyoni arrivait la veille de Noël. Majka et Plaku n'étaient pas encore rentré·e mais elle avait sa propre clé pour entrer dans la maison. Elle entreprit de préparer un feu en attendant que sa famille d'accueil rentre après avoir rendu visite pour les fêtes à leurs enfants et à leurs jeunes petits-enfants. Une fois le feu allumé, elle s'assit sur le canapé, prit Lulu sur ses genoux et ouvrit un album photo. Elle vit une jolie photo où elles étaient assis ensemble, Majka lui tenant gentiment le bras, elles souriaient toutes deux joyeusement. Inyoni se souvenait de l'époque où elle ne voulait pas que quelqu'un la touche. Personne, sauf Majka qui, avec l'énergie de ses mains douces, avait guéri le corps maltraité d'Inyoni.

Inyoni s'est souvenue de son passé douloureux, d'avoir été maltraitée tout au long de la route vers sa destination finale ici dans la vallée de Kalim ; elle a été abusée physiquement de multiples

façons, qui ont laissé des marques sur son corps. Depuis, Inyoni n'aimait pas du tout l'idée d'être touchée par des personnes inconnues. Elle détestait souvent son corps et tous les souvenirs qui envahissaient son esprit lorsqu'elle se regardait dans un miroir. Certaines nuits, elle avait du mal à dormir ; les souvenirs la tenaient éveillée.

Lorsqu'elle s'est installée pour la première fois chez Majka et Plaku, elle ne voulait aucun contact physique : « Il vaut mieux se tenir à distance, sinon on risque d'abuser de ta confiance. » Mais Majka savait qu'elle pouvait contribuer à apaiser sa tension par un contact humain bienveillant. Elle avait remarqué qu'Inyoni semblait physiquement épuisée et savait qu'elle avait besoin de détendre son corps et son esprit.

Un soir, elle a demandé à Inyoni : « Veux-tu t'allonger sur cette table pour un massage ? ». Inyoni avait vu Majka et Plaku utiliser la table de massage de la chambre d'amis pour soulager les douleurs de leurs vieux os. Elle a d'abord voulu refuser, mais maintenant elle savait vraiment que Majka ne ferait rien pour la blesser.

Non sans hésitation elle a laissé Majka l'allonger sur la table - et a découvert que son contact la réconfortait. D'une femme à l'autre, dans une maison chaude et confortable, elle s'est sentie en sécurité tandis que Majka massait la tension de son corps maltraité. Après quelques minutes de réconciliation par le biais de douces mains, Inyoni a dit : « Majka, tu sais quoi ? Je crois que je vais dormir ce soir ». Et elle avait raison. Pour la première fois depuis longtemps, elle a dormi, d'un sommeil long et paisible. Depuis des mois, cette maison se transformait en un cocon sûr - et, après le toucher guérisseur de Majka, son propre corps s'est lui aussi senti en sécurité, plus en sécurité qu'il ne l'avait été depuis longtemps.

Inyoni était heureuse de repenser à ce jour d'il y a plusieurs mois. Se sentant bien au chaud sur le confortable canapé, elle a

sorti son téléphone pour envoyer un SMS à Majka. « À quelle heure seras-tu chez toi ? ». « PS », a-t-elle ajouté, « J'ai vraiment besoin d'un massage Majka ce soir ! ». J'ai balayé du regard l'autre côté de la ville pour observer Majka tandis qu'elle recevait le SMS. Elle avait un grand sourire en le lisant et a dit à Plaku : « Savoir qu'Inyoni a besoin de mon massage... oui, c'est le meilleur cadeau de Noël. »

Chapitre 5 : L'administration

« Ce sera le jour de la Saint-Valentin ! » Kerayvoty se fit la remarque en ouvrant la lettre tant attendue pour le rendez-vous de leur famille au tribunal. Tant de mois à attendre quelque chose, un signe, un espoir. Et maintenant, le papier était devant ses yeux indiquant : « 14 février, Palais du droit de séjour, Ville Lumière. » C'était embêtant de voyager pendant un jour férié, mais c'était quelque chose qu'ils attendaient depuis trop longtemps pour être déçus.

Oh la Ville Lumière... Kerayvoty en rêvait depuis que sa famille avait entrepris ses voyages. Et dans un mois à peine, ielle s'y rendraient pour obtenir une protection internationale et, espérons-le, le statut de réfugié. Mais que se passerait-il si leur demande était rejetée ? Pris par l'excitation, Kerayvoty avait oublié que l'issue pouvait être négative : un rejet. Ce mélange de sentiments, entre stress et excitation, l'a perturbée pendant un moment. Mais elle se laissa vite aller à ses rêveries, à la possibilité de rester ici et d'obtenir un permis de séjour de longue durée pour elle, son mari et son enfant. Comment se fait-il qu'un si simple morceau de papier puisse décider de la liberté ou de l'assujettissement d'une famille ?

Elle a immédiatement décidé de le faire savoir à leur représentant de L'ASSO, Yardım, qui avait tellement aidé leur famille pendant la longue et lourde procédure juridique. Cela faisait presque deux ans qu'ielle étaient à Speranza. Deux ans qu'elle et son mari remplissaient et signaient des tonnes de papiers pour que leur statut de réfugié soit enfin reconnu, avec Yardım constamment à leurs côtés. Kerayvoty n'oubliera jamais le premier commentaire de Yardım lorsqu'il s'est rendu compte de la longueur interminable de la procédure : « On dirait que l'État fait tout ce qu'il peut pour ne PAS accueillir les réfugiés. »



Le jour du départ, Kerayvoty et Kove se sont assurée d'être habillée de leurs plus beaux vêtements. Ielle ont laissé Tekombo'e chez les voisins pour n'avoir pas à se soucier de divertir un enfant pendant la longue journée de procédures ennuyeuses. À la gare, en attendant le départ, un sentiment d'inquiétude envahit soudain Kerayvoty. L'issue de leur combat de deux ans semblait si proche maintenant ; que se passerait-il s'ielle ne sortaient pas avec un bon résultat ? Mais Kove, sentant l'énervement de sa femme, a mis un bras autour de son épaule : « Écoute, » dit-il avec un sourire subtil, « n'es-tu pas excitée ? Je t'emmène dans la Ville Lumières le jour de la Saint-Valentin ! » Elle a esquissé un sourire, il n'avait pas tort.

J'ai regardé leur train partir de la gare et j'étais aussi excitée et inquiète qu'ielle pour leur famille. J'espérais que les habitant·es de la Ville Lumière se comporteraient raisonnablement, mais j'avais vu tant d'entre vous se conduire autrement que je ne me faisais pas trop d'espoir. Il me semble toujours aussi insensé que certains qui, selon moi, viennent juste d'arriver ici, se mettent maintenant à dicter aux nouveaux arrivants s'ils ont aussi le droit de rester ! Vous avez créé des systèmes tellement étranges...

Quoi qu'il en soit, la Ville Lumières est trop éloignée pour que je puisse la voir, j'ai donc dû demander des détails à une montagne amie qui m'a transmis le reste de l'histoire. Voici ce qu'elle m'a dit.



Dès leur arrivée dans la ville, ielle ont été complètement immergée dans un bain de lumière, Kerayvoty fut émerveillée par la beauté de l'architecture et des quelques lieux emblématiques qu'ielle eurent la chance de voir. C'était tout ce qu'elle avait imaginé. Mais leur but n'était évidemment pas de faire du tourisme

et plus l'heure de leur rendez-vous approchait, plus sa nervosité augmentait.

Lorsque le couple est arrivé dans le bâtiment abritant le tribunal, les fonctionnaires les ont séparé·e et mis dans deux pièces distinctes. Kerayvoty a tenté de résister mais le personnel juridique a insisté. Elle savait qu'elle allait devoir maintenant relever un défi. Kerayvoty compte habituellement sur Kove pour la traduction, car il est devenu beaucoup plus fort qu'elle en espéranto, mais dans ces prochaines heures il semblait qu'elle devrait se passer de lui.

Malgré la présence d'un interprète, Kerayvoty a eu du mal à comprendre les questions. L'interprète parlait sa langue, mais avec un accent d'une autre région, qu'il lui était difficile à comprendre. Elle s'est certainement sentie dépassée par la quantité de questions posées par le juge : « Pouvez-vous me donner les noms des personnes qui vous ont menacée ? », « Les connaissiez-vous personnellement ? », « Les autres membres de votre famille ont-ils aussi été menacé·es ? », « Avez-vous déposé une plainte au commissariat de police ? », « Non ? Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? », « Quel est le nom de la rue où se trouve la prison où ils vous ont emmenée ? Combien de personnes se trouvaient dans la même cellule que vous ? », « A quelle date vous ont-ils libérée ? », « Pourquoi et quand avez-vous décidé de quitter votre pays ? », « À quelle date avez-vous franchi la frontière ? », « De quelle couleur était la voiture que vous avez utilisée pour passer la frontière ? », « Combien de postes de contrôle avez-vous passés ? », « Que craignez-vous si vous revenez dans votre pays ? ».

Ces questions ont commencé à se bousculer dans sa tête. Chaque question faisait ressurgir des souvenirs enfouis qu'elle avait essayé d'oublier pendant tous ces mois. Prise dans ce tumulte nerveux, elle essayait de répondre le plus précisément possible. Mais parfois elle se trompait, souvent elle bégayait, puis revenait sur ses mots, et bégayait encore. Les questions portaient sur des

événements qui remontaient à si loin, et qu'elle avait à peine essayé d'oublier. Elle n'était même pas sûre que ses réponses soient crédibles. Le juge ne laissait rien paraître. Il se tenait là comme un robot, sortant chaque question sans la moindre trace d'intérêt comme il le faisait tous les jours, avec toute personne. Et posant des questions tout en tapant ses réponses, sans lever une seule fois les yeux de son ordinateur. Pour lui, elle n'était qu'une personne parmi tant d'autres.

Quand elle est sortie de la pièce, toute sa nervosité est tombée. Elle se sentait tellement épuisée, desséchée, et vide. Kove, qui avait terminé le premier, l'attendait anxieusement à la sortie de la salle d'interrogatoire. Sans dire un mot, il l'a immédiatement saisie dans ses bras et l'a tenue pendant un long moment. Sans dire un mot, il et elle quittèrent le bâtiment et marchèrent ensemble le long du Fleuve Jaune. Il et elle passèrent devant le Jardin des Lucioles, l'Église illuminée, la Place du Phénix, la Tour scintillante... Cette vue étonnante et le bruit de l'eau les ont un peu apaisés. Il et elle pouvaient à nouveau respirer. Mais traverser la belle ville, immergés dans un bain de lumière, cela ne pouvait les empêcher de se demander : « Quelle sera l'issue ? Allons-nous partir ou rester ? »

Encore en pleine inquiétude, Kerayvoty a laissé un petit espoir naître en elle. Elle leva les yeux vers son mari et dit : « Au moins, nous étions ensemble, dans la Ville Lumière, le jour de la Saint-Valentin. »

Chapitre 6 : Retrouver son foyer

Le mercredi matin, comme d'habitude, c'est « jour de marché ». Inyoni se réveilla d'humeur positive, profitant toujours de ses vacances avec sa famille d'accueil. Elle se prépara et descendit les escaliers pour trouver Majka qui préparait des crêpes et du thé pour le petit-déjeuner. « Entre, ma chérie », dit Majka en faisant signe à Inyoni d'entrer dans la cuisine. Inyoni se sentait pleine d'énergie, « Bonjour ! » dit-elle en souriant. Dès que le petit-déjeuner fut prêt, elles mirent la table dans le salon. Plaku les rejoignit et, comme d'habitude, elles s'assirent pour manger ensemble.

Plaku se tourna vers Majka : « Tu vas au marché après le petit-déjeuner ? Pour faire les courses et peut-être distribuer les prospectus que nous avons imprimés hier pour promouvoir les activités de L'ASSO ? ». Elle sursauta : elle avait complètement oublié que c'était jour de marché ! Elle ne pouvait malheureusement pas y aller car elle avait un rendez-vous médical pour un contrôle de routine programmé depuis plusieurs semaines. Inyoni, qui écoutait attentivement pour suivre leur conversation en espéranto, comprit le problème. « Je peux y aller », lui dit-elle, heureuse de pouvoir l'aider.

Cela ne dérangeait pas Inyoni d'aller seule au marché car elle aimait voir la ville animée et parfois faire de nouvelles connaissances. La culture du marché était très forte à Turvaline, et on pouvait y rencontrer à peu près tout le monde. Inyoni ne l'a jamais avoué à Majka, mais elle aimait aussi aller au marché pour se changer des visites administratives hebdomadaires, obligatoires tant que sa demande d'asile était en cours. Ces rendez-vous étaient toujours froids et stressants, tandis que le marché lui procurait un léger sentiment de normalité.

Premier arrêt : la boulangerie ! Inyoni dit « bonjour » à la fille derrière le comptoir qu'elle avait déjà vue plusieurs fois. Elle demanda la commande habituelle, paya, lui laissa un prospectus en sortant de la boutique. C'était la même tournée qu'Inyoni avait déjà faite d'innombrables fois avec Majka, lorsqu'elle vivait encore à Turvaline. Elle était heureuse de retrouver son rythme, connaissant presque par cœur les stands et les visages familiers. Elle fut agréablement surprise lorsque le vendeur de fromage se souvint d'elle et prépara leur fromage préféré, à Majka et à elle, sans qu'il soit besoin de le préciser.

En marchant dans la rue, cependant, elle pouvait encore sentir les regards curieux que certain·es habitant·es lui lançaient. Mais à ce stade, elle était déterminée à ne pas se laisser perturber. Là où elle vivait maintenant, dans la Ville Lumière, elle ne ressentait pas le même sentiment d'altérité : d'être une étrangère. Il y avait tant de gens venus de tant d'endroits différents qu'elle pouvait se fondre dans la foule. Ici, à Turvaline, elle était toujours considérée comme différente. Elle cessa de faire attention aux regards, et s'attacha plutôt à sourire.

Tandis que ces pensées traversaient son esprit, elle poursuivit instinctivement sa route et se retrouva rapidement devant la boucherie. Majka lui avait demandé d'acheter du poulet pour le dîner. Elle entra, salua le propriétaire et demanda un poulet. Il la connaissait bien et était heureux de la revoir après son départ. Il lui demanda : « Comment trouvez-vous la Ville Lumières ? » et ielle conversèrent agréablement pendant qu'il préparait sa commande.

Interrompant cet échange agréable, un deuxième client entra dans la boutique. Sans dire bonjour au commerçant, remarquant à peine Inyoni, il passa sa commande sur un ton exigeant. Essayant d'ignorer son impolitesse, Inyoni s'approcha du comptoir pour prendre son paquet et laisser un prospectus. L'autre client, M.

Chimp, la vit et comprit illico que le prospectus était de L'ASSO, car il en avait déjà reçu un à sa porte et l'avait fait jeter.

Enragé, il lui cria : « Qu'est-ce que tu t'imagines ? Qui crois-tu veux de vous dans cette ville ? Je n'arrive même pas à comprendre pourquoi vous ne retournez pas tous dans vos pays ? ! »

Inyoni ne trouva pas la force de réagir, elle se contenta de le laisser crier, les yeux rivés au sol. Le boucher prit sa défense : « Quelle grossièreté ! Rappelle-moi ton nom de famille, si tu en as le courage ! C'est 'Chimp', n'est-ce pas ? ! Si je me souviens bien, ce nom n'est pas d'ici. Je sais de source sûre qu'il vient des îles Ferreros. Tu es donc la dernière personne à pouvoir juger cette jeune femme ou qui que ce soit d'autre, d'après ses origines ! Maintenant, prends ta commande et quitte ma boutique ! »

Monsieur Chimp regarda le commerçant, puis Inyoni, avec colère, prit sa commande et claqua la porte derrière lui en sortant.

Inyoni était très émue, elle ne savait que dire à part « Dankon », merci en espéranto. Elle plaça le poulet soigneusement couvert dans l'un de ses sacs et s'empressa de quitter le magasin. Elle savait qu'après ce face-à-face, elle n'avait plus assez d'énergie de finir son tour de marché. Elle aspirait juste à être en sécurité dans sa chambre, seule.

Heureusement, quand elle arriva à la maison, il n'y avait personne. Elle rangea soigneusement les provisions et se glissa dans sa chambre. Puis elle s'allongea avec précaution sur le lit, en regardant le plafond. Elle ne pleura pas, mais je pouvais sentir sa tristesse profonde. Il y a si longtemps que j'observe les gens de cette Terre que je sais quand quelque chose les trouble. J'aimerais pouvoir lui expliquer que le boucher avait raison, que tous ces gens sont venus de quelque part à un moment donné, qu'elle n'était que la dernière arrivée. Il n'y avait pas de raison d'avoir honte, ces frontières traversées pour arriver ici sont de toute façon bâties par

les humains. J'ai été heureuse, un peu plus tard, de voir que la tristesse était passée et qu'elle s'était endormie.



Quelques heures plus tard, Majka la réveilla en frappant à la porte. Turvaline est une petite ville et les nouvelles circulent vite. Quelqu'un avait déjà raconté à Majka une partie de ce qui s'était passé à la boucherie, assez pour la rendre inquiète. Elle voulait voir si Inyoni allait bien. Après que celle-ci l'en ait priée, Majka entra dans la chambre sans faire de bruit et s'assit sur le lit à côté d'Inyoni. « Comment te sens-tu, mon cœur ? » lui demanda-t-elle d'un ton maternel. « Dis-moi, s'il te plaît, ce qui s'est passé exactement. »

Inyoni, sachant qu'elle ne pouvait pas expliquer toute l'histoire en espéranto, commença par rassurer Majka en lui disant qu'elle allait bien. « Je vais bien », expliqua-t-elle. « Je peux l'utiliser ? » demanda-t-elle en montrant la tablette dans la main de Majka. Elle voulait l'utiliser pour traduire tout ce qu'elle avait à dire. Majka donna la tablette à Inyoni et attendit tandis qu'elle tapait. Lorsqu'elle eut terminé et appuyé sur Play, la voix électronique féminine commença à lire : « Je vais bien. Ce qui s'est passé aujourd'hui est très particulier. Je suis allée à la boucherie pour acheter le poulet dont vous aviez besoin pour le dîner de ce soir. Le propriétaire était très sympathique et a fait de son mieux pour que je me sente à l'aise. Puis M. Chimp est entré dans la boutique. Je suis sûre que vous le connaissez. » Majka hocha la tête affirmativement, écoutant avec attention la tablette mais regardant directement Inyoni.

La voix électronique poursuivit : « M. Chimp ne m'a remarquée que lorsque je me suis approchée du comptoir pour déposer le prospectus. Puis il m'a crié dessus. D'après ce que j'ai réussi à comprendre, il a dit que personne ne voulait de moi ou de

quelqu'un comme moi ici et que nous devrions tous retourner dans nos pays. » À ce stade, Majka se défendait de pleurer.

« Je ne pouvais rien dire, j'étais figée. Je ne pouvais même pas bouger ! Heureusement, le boucher a pris ma défense et a dit à M. Chimp qu'il était grossier. Je ne savais pas quoi dire. J'ai été extrêmement attristée par M. Chimp, mais impressionnée par le boucher qui a pris ma défense. Je l'ai simplement remercié et je suis partie. Je n'ai même pas été capable de finir mes courses. Je n'ai pas acheté tout ce que vous m'aviez demandé, je suis vraiment désolée ! »

Majka dit gentiment « Oh chérie, c'est bon ! » en lui caressant la joue ; mais le texte n'était pas terminé. « Il y a encore une chose », poursuivit-elle, « allongée sur mon lit, je me suis sentie très triste à cause du comportement de M. Chimp. Mais j'ai aussi réalisé autre chose. J'ai réalisé qu'il y a beaucoup d'autres personnes, pas seulement une ou deux, mais beaucoup, qui m'ont accueillie ici. Ces personnes semblent comprendre, même si elles ne connaissent pas toute mon histoire. Aujourd'hui, je me suis sentie à la fois rejetée et protégée. D'une manière étrange, j'ai l'impression d'être chez moi ! »

Majka laissa couler ses larmes et sourit en serrant Inyoni dans ses bras. Elle ressentait aussi un mélange d'émotions, elle était triste et en colère, et maintenant heureuse. Elle oublia presque qu'elle avait quelque chose de très important à partager.

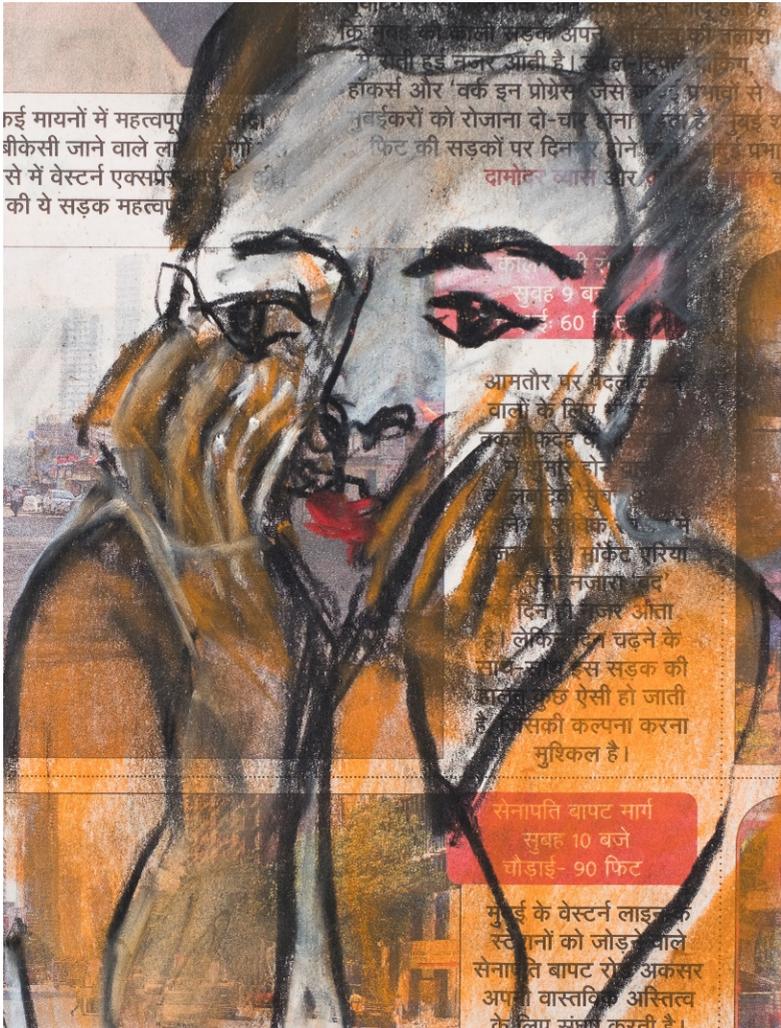
« Attends », s'exclama-t-elle en sortant une longue enveloppe blanche de sa poche arrière. « C'est arrivé par la poste pour toi aujourd'hui. »

Inyoni se figea un instant en voyant l'en-tête bien reconnaissable du gouvernement de Speranza sur la lettre. C'était la décision qu'elle attendait depuis des mois. Maintenant, elle était là, et elle n'était pas sûre d'avoir la force de la lire.

« Je sais, tu es nerveuse », lui dit Majka, « mais vas-y, ouvre-la ! »

Encouragée, Inyoni ouvrit doucement l'enveloppe et en sortit le papier. Elle prit une profonde respiration et parcourut avec attention la première ligne en espéranto : « Nous avons le plaisir de vous informer que votre statut de réfugié a été accepté. Vous êtes libre de rester à Speranza et de bénéficier de tous les droits légaux énumérés ici après... » Elle n'eût même pas besoin de lire la suite. C'était officiel, « J'ai eu une réponse positive ! » dit-elle à Majka.

Majka prit la lettre et la relut pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'erreur. Tout à sa joie, elle étreignit encore plus étroitement Inyoni. Les deux femmes rirent ensemble et sourirent de joie. Majka, la serrant encore plus fort, murmura à l'oreille d'Inyoni : « Je suis si fière de toi. Tu es chez toi ! »



Chapitre 7 : Vivre ici

C'était un moment passionnant pour moi, car toutes les personnes en demande d'asile que j'avais observées ont commencé à recevoir leurs lettres. Il semblait que l'administration de la Ville Lumières s'y mettait enfin. Bien que je ne comprenne pas le lien entre les acceptations et les rejets ; il semblait que certaines personnes étaient accueillies à bras ouverts tandis que d'autres étaient rejetées sans explication convaincante. J'ai déjà suffisamment parlé de mon mécontentement quant à la façon dont vous, les humains, exigez des processus spéciaux juste pour permettre à quelqu'un de vivre sur une terre qui n'était même pas la vôtre au départ, mais ai-je expliqué à quel point c'est encore plus frustrant lorsque vous appliquez arbitrairement vos propres règles différemment pour différentes personnes ? Ce que je veux dire c'est que je suis presque sûre d'avoir vu tous les papiers qui arrivent, et que je n'ai pas été capable de comprendre le pourquoi des rejets. S'il y en a un, il faudra qu'on me l'explique. Je ne sais certainement pas comment vous avez pris votre décision par rapport à Kove et sa famille. C'est probablement lié au changement de décision de Speranza en matière d'asile. En effet, la proportion de décisions positives est passée de 70-80 % dans les années 80 à quasiment l'inverse ces dernières années : 70 % de rejets et 30 % de protection. Cependant, je me pose la question et je doute que cela reflète le niveau de conflictualité dans le monde...



Kove a réussi à se trouver du travail, chez un architecte paysagiste qui était prêt à embaucher quiconque n'avait pas peur de travailler dans la poussière. Kove aimait travailler dehors, même s'il faisait assez froid en hiver, mais ce qu'il appréciait le plus c'était de venir en aide à sa famille. Surtout sa petite Tekombo'e. Kerayvoty

avait également continué à travailler pour le restaurant de sushis et avait même été promue cheffe d'équipe. Son nouveau poste lui donnait droit à une petite augmentation, mais comme elle était toujours payée au noir, elle était loin de gagner autant qu'elle aurait dû. Kove n'était pas non plus correctement payé, il savait que les résident·es autochtones qui travaillaient avec lui gagnaient deux fois plus que lui, mais son statut légal ne lui permettait pas de se plaindre.

La famille était cependant satisfaite car elle s'était faite une place dans cette petite vallée. Elles vivaient toujours dans l'appartement offert par L'ASSO, mais cela leur suffisait, et ielle étaient prêt·e à continuer à travailler dans leur emploi actuel jusqu'à ce que leur statut de réfugié soit reconnu et qu'ielle puissent chercher un emploi permanent.



C'était une journée comme les autres dans l'entreprise d'aménagement paysager et Kove était assis au soleil, discutant avec ses collègues pendant la pause déjeuner.

« Que pensez-vous des règles d'immigration dans ce pays ? » a demandé l'un de ses collègues, essayant de susciter une conversation intéressante. « Je veux dire, je vis ici depuis longtemps et il semble que ça change sans arrêt les décisions autour de qui ils laissent et ne laissent pas entrer. Maintenant, on dirait qu'ils laissent entrer plus de gens que jamais ! »

« Je suis tout à fait d'accord, » dit un collègue, « la vallée semble pleine de gens qui ne sont pas d'ici, la moitié du temps je ne sais même pas d'où ils viennent. Je suis d'accord avec leur présence ici... Je veux dire tant qu'ils viennent légalement, n'est-ce pas Kove ? » Sa question était directe, mais Kove a pris soin de se donner un moment en prenant une grande bouchée de son sandwich.

« Je veux dire que toi et ta famille avez fait tout ce qu'il fallait pour obtenir un statut correct ici », a poursuivi son ami, « ne détesterais-tu pas en voir d'autres dévaloriser le processus en sautant toutes ces étapes et en venant illégalement ? ».

« Je ne pense pas que quiconque veuille voyager sans papiers et rester sans statut légal », dit Kove, gardant pour lui le fait que sa famille n'avait pas encore reçu ses papiers. « Les gens essaient de venir de la 'bonne façon', ils demandent un visa, mais le processus est juste trop difficile ou trop long. Certaines personnes attendent des années avant que leurs papiers soient examinés, l'impossibilité de tout cela... ça rend difficile le fait même d'essayer. »

« Je pense qu'ils devraient travailler un peu », a ajouté le premier collègue qui ne se rendait pas compte que c'était un sujet sensible, « Je veux dire que si le processus n'était pas difficile, tout le monde viendrait et nous nous retrouverions dans un chaos impossible à gérer. Le processus doit rester clair mais strict. C'est mon opinion en tout cas. » dit-il. Et la conversation s'est terminée tout naturellement.

Ils se sont mis à parler un peu plus des nouvelles règles de construction qui arrivaient dans la vallée et des dernières équipes dans les demi-finales de la Coupe du monde, mais Kove restait silencieux, terminant son déjeuner, perdu dans ses pensées. « Quand connaissons-nous les résultats de ces entretiens ? » s'est-il interrogé.



Après un après-midi d'inquiétude, Kove se dépêcha de grimper les escaliers de son appartement, impatient de passer une soirée avec sa fille et sa femme. Tekombo'e ouvrit la porte, « Papa, comment s'est passé le travail ? » a-t-elle demandé, heureuse de le voir. « Bien, comme d'habitude. Ce que je veux vraiment savoir,

c'était comment l'école ? Tu aimes toujours ton cours d'espéranto ? »

« Oui, j'aime bien ! » a-t-elle répondu : « Tu sais, aujourd'hui nous avons eu une enseignante remplaçante et elle n'a même pas remarqué que l'espéranto n'était pas ma langue maternelle ! »

« Bien sûr qu'elle ne l'a pas remarqué », dit fièrement Kove en l'accompagnant dans le salon, « parce que tu es ma petite fille intelligente ! Bientôt, tu écriras des poèmes en espéranto que même ta mère et moi ne pourrions pas comprendre. Peut-être deviendras-tu une autrice célèbre et... » Il s'interrompt lorsque, levant les yeux, il vit Kerayvoty, assise sur le canapé, qui retenait ses larmes. Il y avait une lettre ouverte sur la table basse, avec le timbre immédiatement reconnaissable du gouvernement de Speranza au centre de l'enveloppe.

« Je suis désolée », dit Kerayvoty, « je voulais attendre ton retour à la maison mais... » elle tenta de ravalier ses larmes mais céda et les laissa couler.

Kove s'assit immédiatement à côté de sa femme en l'entourant d'un bras. De sa main libre, il prit la lettre pour s'assurer qu'elle avait bien compris son contenu.

« Nous avons le regret de vous informer que le statut de réfugié vous a été refusé. Vous n'êtes plus autorisé à rester à Speranza et vous devez quitter le pays dans les sept jours, ou les mesures légales suivantes seront prises... »

Il ne put pas continuer à lire. Pas pour le moment. Il avait espéré qu'elle avait mal lu la lettre – c'est encore une débutante en espéranto - mais même les débutant·es pouvait comprendre le refus.

« Cela signifie-t-il que je dois quitter mon école ? » demanda Tekombo'e, ne comprenant pas bien l'étendue de la situation.

« Non ! » répondit immédiatement Kove. « Nous n'allons nulle part ma chérie ». Kerayvoty leva les yeux vers son mari, surprise mais pleine d'espoir.

« Parfois, nous devons prendre des décisions difficiles dans la vie » poursuivit-il, « et c'est l'un de ces moments ». Il réfléchit, « Nous resterons ici, » déclara-t-il enfin, « Nous resterons ici jusqu'à ce que le gouvernement vienne nous chasser. » ... Et c'est ainsi que Kove et sa famille sont devenus ce que certain·es appelle des « immigrants illégaux ».



Conclusion

J'ai vu beaucoup d'humains passer dans ma vallée au cours de ma vie, mais ces histoires-là m'ont marquée. Je ne sais pas si vous pouvez voir ce que je vois. Je ne sais pas si vous pouvez ressentir les un·es pour les autres ce que je ressens pour chacun·e d'entre vous. D'une certaine manière, même si je suis une montagne, je crois que je suis peut-être plus sensible que vous ne l'êtes. Je pense que cette sensibilité est ce que vous appelez « empathie ». J'ai entendu définir ce mot comme la capacité de voir selon le point de vue d'une autre personne. Je pense que vous pouvez voir dans ces histoires que vous n'êtes pas tou·tes doué·es pour cela, mais vous devriez peut-être essayer un jour. Je pense que l'empathie est une compétence qui s'améliore avec le temps.

En attendant, alors que vous continuez à vivre à l'intérieur de ces lignes abstraites que vous avez tracées pour vous-mêmes, il serait peut-être bon de revoir les façons dont vous permettez aux gens de les franchir. Il semble qu'il y aura toujours des gens qui traverseront les frontières pour une raison ou une autre. Il semble qu'à mesure que le monde continue à changer, les personnes continuent à se déplacer. J'espère qu'à la lumière de ces histoires, vous serez encouragé·es par les aspects positifs et découragé·es par les comportements négatifs à l'égard des personnes en mouvement. Ce n'est pas parce qu'ielles changent d'endroit qu'ielles sont moins humains. Je vous vois tou·tes et je peux vous promettre que vous êtes tous et toutes des êtres humains.

J'espère que vous comprenez aussi que le mouvement des personnes est quelque chose que vous ne pouvez pas contrôler. C'est peut-être quelque chose que vous ne devriez même pas essayer de faire. Car quels que soient les types de frontières,

d'autorités, d'applications ou de procédures que vous mettez en place pour décourager l'immigration, elle aura de toute façon lieu.



